

Sens et non-sens du Développement

Birou A.

Agriculture et développement

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 8

1971
pages 15-22

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010389>

To cite this article / Pour citer cet article

Birou A. **Sens et non-sens du Développement**. *Agriculture et développement*. Paris : CIHEAM, 1971. p. 15-22 (Options Méditerranéennes; n. 8)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

Alain BIROU

Sens et non-sens du développement

Quand la réflexion se porte sur les problèmes du développement, elle se prend à trembler devant l'immensité et la variété des chemins plus ou moins scientifiques qu'elle doit parcourir, sans être assurée de parvenir à cette voie royale qui serait la compréhension (et l'accomplissement) d'une humanité totale en marche vers son mieux vivre global et son progrès humain. Certes il faut une certaine dose d'ingénuité et sans doute quelque naïveté intellectuelle pour entreprendre d'écrire sur la signification du développement dans le cadre d'un simple article. Car le lecteur comme l'auteur savent d'avance qu'on ne pourra pas aller très loin dans l'exploration de cet Himalaya : l'un et l'autre peuvent redouter de rester en deçà des parcours déjà faits par d'autres. Par ailleurs, qui que nous soyons, nous avons par derrière la tête et dans nos pratiques, des présupposés latents sur le devenir conjoint des hommes et du monde.

Dans ces quelques pages, décevantes pour les habitués des cheminements partiels dans des disciplines particulières et provocantes pour nos habitudes de raisonnements sectoriels, nous tenterons un survol, à plus ou moins haute altitude, de cette Amazonie assez inextricable et mal connue qu'est le développement de l'humanité. Ainsi... d'Himalaya en Amazonie... sous des angles d'attaque variés, essaierons-nous de rejoindre une certaine qualité d'inquiétude humaine actuelle et de nous élever au niveau de conscience de ce qui advient à l'humanité d'aujourd'hui.

I. — LE DÉVELOPPEMENT, HÉRITIER DE LA CROYANCE AU PROGRÈS

Comme chacun le sait, le mot appliqué au devenir des sociétés est d'usage récent. Le terme de développement implique le déploiement de quelque chose qui était enveloppé, la croissance d'un germe, l'explicitation d'un implicite, une expansion dans l'espace et une avancée quantitative dans le temps. Le développement est le nouveau nom du progrès

appliqué à l'humanité entière considérée comme un tout. Le progrès était dès le XVIII^e siècle, l'idée force et le schéma mental servant à caractériser un devenir ascendant de la science et de la conscience humaines, dans des sociétés encore de petite taille, plus ou moins isolées, dans un contexte libéral de l'autonomie de chaque sujet, au début de l'ère technique et industrielle. C'est sans doute BACON qui a imposé « à la conscience occidentale la catégorie de ce que l'époque moderne devait désigner sous le nom de développement » (1).

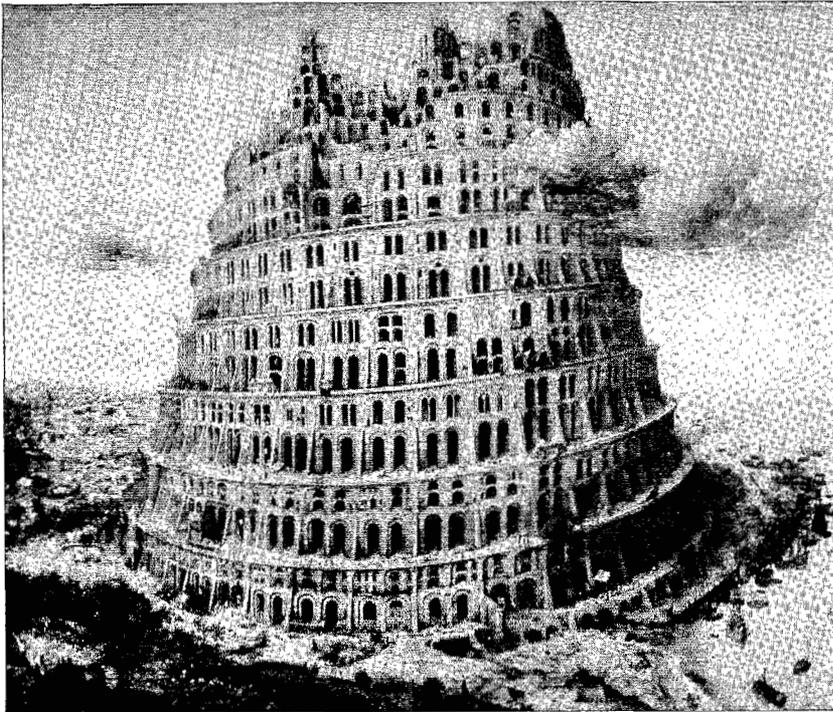
Cette nouvelle catégorie mentale s'étendra aux sociétés globales et à la globalité de l'humanité, considérée comme un tout qui est censé progresser ou devoir progresser.

Le contenu idéologique de ce terme n'est pas né avec Hegel et Marx comme on le dit parfois, mais au siècle précédent. En effet, c'est à cette période que s'est réalisée une prise de conscience de la réalité humaine comme entité autonome et déjà plus ou moins solidaire, se faisant elle-même dans la durée. Le temps avait désormais un sens dans la mesure même de l'efficacité de l'entreprise humaine, rendue possible par les nouvelles techniques, pour réaliser plus pleinement dans le devenir une humanité en marche.

Une telle prise de conscience s'opère d'abord dans quelques esprits « éclairés ». Elle deviendra progressivement au XIX^e siècle une opinion courante et une croyance vulgaire : l'humanité désormais s'appartient à elle-même, l'homme se fait lui-même : il tourne autour de son humanité et ne tourne plus autour de Dieu. Dans cette nouvelle révolution copernicienne, il n'est plus habité par quelque transcendance et il doit désormais poursuivre des fins immanentes, qui lui sont propres, en direction d'un avenir qu'il est maître de façonner.

Une telle croyance (une telle idéologie comme nous dirions maintenant) a été rendue possible par l'élargissement de l'espace mental et du champ de la connaissance, allant jusqu'à constituer une

(1) GUSDORF. — Les principes de la pensée au siècle des lumières (Payot, p. 325).



Peter Brueghel : La tour de Babel (Musée van Beuningen).

nouvelle épistémologie, c'est-à-dire un horizon inédit du savoir (l'esprit scientifique). Ce dernier permet un type totalement nouveau d'emprise sur la nature par les explications scientifiques et les applications pratiques qu'il fournit. L'accroissement des inventions techniques et du pouvoir de la science modifie le sens du temps qui devient vecteur de progrès et qui tend à définir un axe ascendant de l'humanité : l'avenir sera nécessairement supérieur au présent parce que les hommes auront chaque jour davantage les moyens d'une maîtrise progressive de la nature.

Ainsi, à l'aube radieuse d'une jeune science naissante (2), le XVIII^e siècle considère le progrès comme un développement continu de la connaissance scientifique, seule valable et efficace parce qu'elle permet l'entreprise technique sur la nature qui ne peut que servir le bien, lui-même progressif, de l'humanité. La rationalité technico-scientifique va devenir le critère décisif d'intelligibilité et absorber toute la Raison.

II. — LE FOND DU TABLEAU DE NOTRE UNIVERS ACTUEL

Aujourd'hui encore nous mouvons dans cet univers mental et opérationnel, dans ces grands cadres de pensée. Ce qu'on appelle à tort la civilisation industrielle est fille légitime du siècle des lumières. Nous n'avons pas à étudier ici pourquoi en un lieu et à un moment du devenir de l'humanité, il y a eu à la fois cette effervescence de la

(2) Sans ignorer pour autant qu'elle avait déjà fait ses premiers pas auparavant. Mais la révolution newtonienne fut plus décisive, pour généraliser cet esprit, que la révolution cartésienne.

pensée et cette interprétation de l'être au monde de l'homme. Nous pouvons avec deux siècles de recul juger que tout ne s'est pas passé comme prévu. Les choses se compliquent étrangement, comme nous le verrons. Certains nous ont déjà mis en garde contre « les illusions du Progrès » (Sorel) d'autres nous ont alertés sur ses « désillusions » (R. Aron).

Mais le doute qui commence à saisir quelques esprits, le « désenchantement » qui apparaît dans l'opinion publique semblent arriver trop tard. Une grande machine est en marche que rien ne semble pouvoir arrêter. Le grand appareil technico-industriel a son propre dynamisme et se crée des réseaux de plus en plus complexes qu'il faut servir avec toujours plus de docilité. Il s'est ainsi constitué, comme par-dessus la tête et le cœur des hommes, un enchaînement très logique de techniques de plus en plus puissantes. Progressivement, par le jeu même de leur pouvoir, elles sont devenues des techniques non plus seulement d'action sur la nature, mais d'intervention sur la société. Ce qui a commencé par être des moyens inédits de production rapide de biens nouveaux est devenu d'abord une obligation pour les travailleurs de se soumettre à leur logique implacable, ensuite l'incitation à les servir d'une autre manière en consommant leurs produits, puis la nécessité de répondre à de nouveaux besoins les uns trop réels (entassement des bidonvilles, maladies du travail, etc...) les autres très artificiels. Enfin est venue la contrainte la plus déterminante, celle où, pour résoudre les graves problèmes créés par l'industrialisation, on a voulu traiter l'organisation sociale et les affaires humaines uniquement par des procédés techniques et selon le même horizon de rationalité.

Au moment où l'homme a cru se rendre maître de la nature, où il a l'il-

lusion qu'il la domine et qu'il n'a plus à se soumettre à elle, il a édifié comme une seconde nature par tout le réseau des technostructures qu'il a mis en place (au poste de pilotage, pourrait-on dire). Il ne sait même plus s'il pourra s'en libérer c'est-à-dire maîtriser le devenir social. Il est du même coup soumis non plus à des nécessités du monde physico-biologique, mais aux déterminismes d'un monde technico-industriel. Les forces des puissances industrielles, de la technobureaucratie et de l'établissement planent au-dessus de lui comme des superstructures bien plus écrasantes, à leur façon, que les forces cosmiques et naturelles des temps anciens. Ce nouveau destin, fatalité rationnelle, fait peser sur lui de nouvelles peurs et fait naître en lui de nouveaux mythes et de nouvelles utopies, preuves d'un type nouveau d'inquiétude et d'insécurité (3).

A l'Est comme à l'Ouest, bien que de façon différente, le problème fondamental qui se pose est celui-ci : qu'est-ce qui est déterminant, qu'est-ce qui est irréversible dans le devenir technico-industriel ? Qu'est-ce qui peut et doit être infléchi, réorienté de fond en comble ? Et y a-t-il encore des moyens de faire émerger un autre sens des sociétés et une autre signification de l'histoire ? Ces interrogations sont évidemment une curieuse façon de poser le problème du développement. Elles sont aussi une manière peu orthodoxe de considérer dans l'existence concrète les prolongements de l'idée de progrès.

III. — L'HUMANITÉ EN TANT QUE TOTALITÉ HUMAINE SE DÉVELOPPE-T-ELLE ?

Faisons un pas de plus et au lieu de considérer uniquement les sociétés industrielles et les espaces riches, regardons un instant l'ensemble des sociétés du globe. Ce qui frappe un observateur, même qui aurait peu voyagé, c'est une certaine unification progressive qui s'opère à un niveau matériel par l'obligation où sont tous les pays et tous les peuples de rentrer de gré ou de force dans le processus d'industrialisation. C'est cela d'ailleurs ordinairement que l'on appelle le développement.

Des phénomènes globaux assez incohérents, qu'il serait trop long de décrire et d'ailleurs assez connus, ont opéré progressivement une transformation unitaire de la face du monde : extension géographique des biens industriels et des objets techniques devenus indispensables à tous les peuples, division internationale du travail, emprises coloniales, généralisation du commerce international, guer-

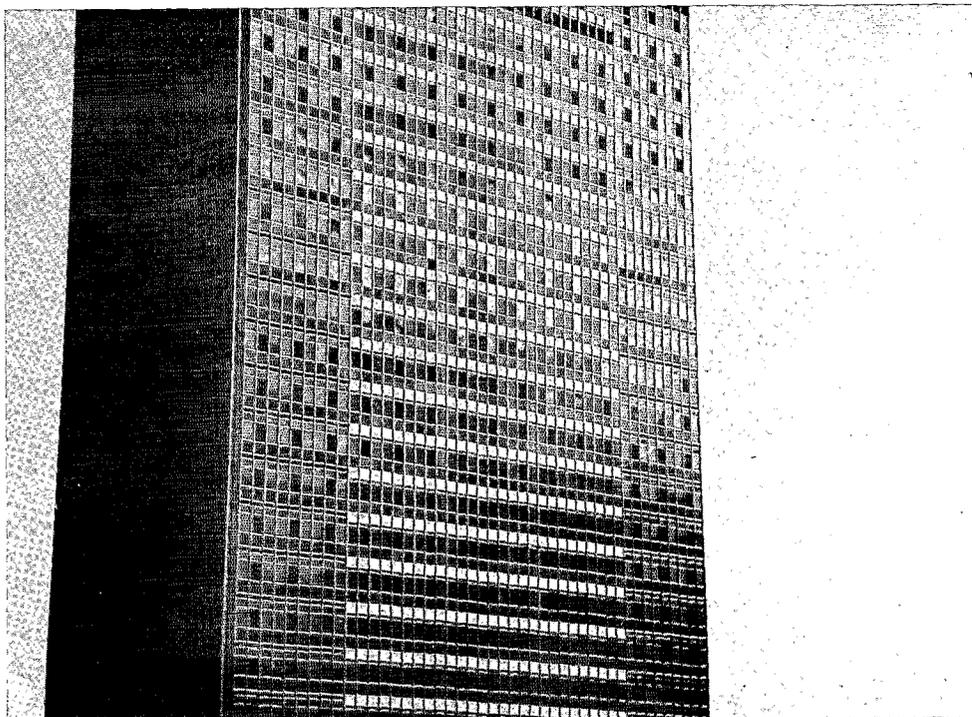
(3) Comme nous ne pouvons ici avoir l'espace et le temps pour expliciter notre pensée et comme nous risquons paraître condamner la technique alors que nous en jugeons le mauvais usage, nous nous permettons de renvoyer le lecteur au chapitre : Technique, pouvoir et violence du livre : Violence et Sociétés (Ed. Ouvrières, 1969).

res mondiales, décolonisations quasi générales, subsistances des impérialismes économiques et même politiques, organisations internationales, etc.. Les immenses pouvoirs économiques et techniques que les sociétés industrielles sont arrivées à mettre en œuvre couvrent désormais le monde entier d'une emprise ambivalente, mais irréversible. Cette influence est due essentiellement au fait qu'aucun pays ne peut plus s'isoler économiquement et culturellement. Tous ont besoin de biens manufacturés, de machines et d'énergie élaborée, mais tous ne peuvent pas les produire.

Une disparité énorme, sans doute croissante, entre les pouvoirs des uns et les moyens des autres entraîne des effets disymétriques avec tendance à la domination d'un côté, impression de nouveaux colonialismes de l'autre. D'une certaine manière, c'est un type d'unification du monde à partir de forces localisées dans les espaces prospères qui crée la grande division entre pays dits développés et pays appelés sous-développés. Ainsi un type de développement qui est essentiellement croissance quantitative de moyens et de richesses, lequel est avant tout productiviste et profiteur, crée d'une certaine façon le sous-développement. C'est pourquoi l'on peut affirmer que l'humanité prise comme un tout ne se développe pas, si l'on entend par développement un progrès humain, un mieux vivre collectif généralisé à toute l'espèce.

En réalité, il existe un permanent développement très inégal des sociétés du globe qui est lui-même cause de la croissance du sous-développement. Pour cette raison, le problème central du développement de l'humanité n'est pas tant d'aider d'abord les pays sous-développés que de mettre en cause le type de développement — croissance — domination qui est accepté par les sociétés industrielles et subi par les sociétés traditionnelles. Car aujourd'hui, les groupes qui possèdent des techniques avancées ont les moyens de dominer les autres groupes, tant dans l'économie internationale que nationale. Et les groupes nationaux qui ont la puissance d'aménagement du monde en leur faveur et de destruction à leur avantage, qui possèdent les moyens d'information, de prévision et d'anticipation les plus complets et les plus rapides, ont du même coup la sécurité et la maîtrise de leur devenir ; ils contrôlent le degré d'insécurité et le sens du devenir des autres peuples.

La contradiction fondamentale de la civilisation industrielle et du genre de développement matériel qu'elle promeut réside dans le fait que cette civilisation porte en elle-même une exigence d'extension du progrès à l'échelle du monde et qu'elle se replie sur elle-même dans une volonté de puissance et de jouissance au moment même où elle a besoin de tout l'espace terrestre pour sa réalisation. L'universalisme scientifique et technique est en contradiction radicale avec le particularisme des avantages.



Brasilia : une banque.

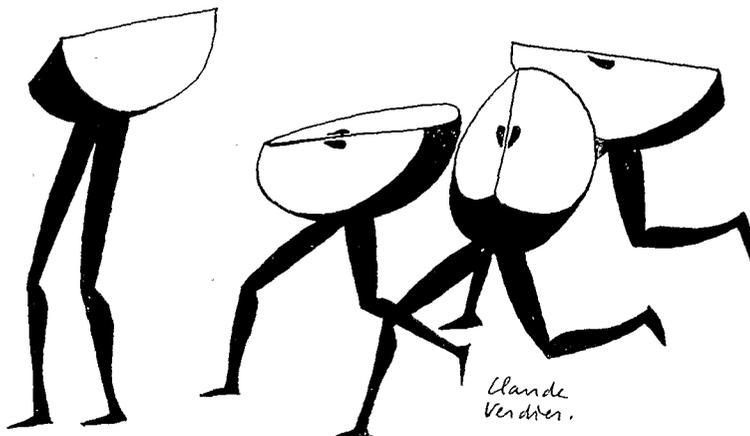
IV. — LE MONDE S'UNIFIE DE TRAVERS

L'unification du monde s'opère mal sous l'effet d'une double contrainte : celle de l'explosion démographique et de l'urbanisation rapide des sociétés sous-développées qui ne peuvent éviter de suivre à la traîne les processus d'industrialisation, pour tenter avec de grandes difficultés de créer des emplois ; celle, tout aussi décisive, de l'ambition productiviste et expansionniste du quart de l'humanité qui profite de la situation pour entraîner les trois autres quarts dans les tourments de l'accumulation primitive et pour les maintenir dans les retards structurels que cette première humanité contribue à créer.

Certes, quand il s'agit de s'interroger sur le sens du devenir du monde, nous

n'avons pas de clairvoyance particulière et nous ne voulons pas jouer les Cassandre qui prophétiseraient aux troyens la chute de leur ville. Mais nous ne devons pas non plus nous voiler la face devant un certain nombre de contradictions qui touchent à la marche globale de nos sociétés.

Sous le couvert de l'idéologie mystificatrice du développement, nous avons mis en place des déterminismes et mis en route des processus sur lesquels nous commençons, un peu tard, à nous interroger. La maîtrise de la nature n'est ni la maîtrise de l'homme sur lui-même, ni la maîtrise de sa propre nature. L'administration des choses ne saurait tenir lieu de gouvernement des hommes : le problème du Pouvoir subsiste toujours dans tous les régimes. La maîtrise de la société n'est pas la maîtrise du destin commun des hommes par eux-mêmes ;



Un quart de l'humanité profitant de la situation pour entraîner les trois autres quarts...

elle ne se fait pas selon de pures techniques d'organisation rationnelle ou de manipulation des consciences. Les conditions d'existence ne déterminent pas totalement les contenus de conscience, comme le prouvent, par exemple, la vie et les œuvres de PASTERNAK, de SOLJENITSYNE ou de CHOLOKHOV. La poursuite prométhéenne de la puissance et la recherche hédonistique de la jouissance encrassent rapidement les régimes économique-politiques. L'extension à l'univers entier des « bienfaits » de la technique est devenue une hégémonie des sociétés industrielles sur les sociétés pré-industrielles, avec de nouveaux impérialismes et de nouvelles dominations à chaque étape de la mondialisation (4).

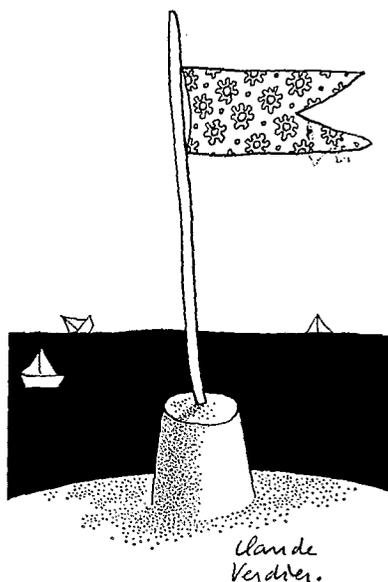
A un certain niveau, la planète est en voie d'homogénéisation, d'unification, d'organisation unitaire ; à un autre niveau, le monde est en voie d'hétérogénéisation, de désorganisation, de conflits et de crises. Les forces techniques et les pouvoirs économiques étendent leurs filets sur le globe entier et provoquent des désordres politiques, sociaux et culturels de tous genres. Il s'élabore, sinon une civilisation industrielle générale, au moins une mondialité technicienne, mais en même temps les cultures, les formes de vie et les régimes se cristallisent en oppositions irréductibles. Au moment où il apparaît urgent d'avoir une unique administration des ressources et des choses terrestres, apparaissent des formes opposées de gouvernement des affaires humaines. La vérité d'une organisation rationnelle de la vie planétaire surgit comme possibilité et comme nécessité, mais s'affronte à des vérités provinciales et à des idéologies opposées.

A l'interdépendance de tous les phénomènes planétaires, s'oppose l'utopie de l'unité réelle du monde et à l'urgence d'une politique mondiale, l'utopie du gouvernement mondial. Il serait indispensable d'arriver rapidement à une solution des grands problèmes économiques et politiques au niveau mondial par-dessus les intérêts nationaux ; mais pour faire accéder progressivement la plupart des hommes à leur être politique, une appartenance et une référence nationales sont nécessaires. Il n'y a pas encore d'authentiques citoyens du monde, car les rares qui se disent tels n'ont aucun pouvoir réel.

V. — RETARD DE L'ESPRIT HUMAIN SUR LE DEVENIR DU MONDE

L'on peut se demander parfois si l'humanité dans son ensemble est capable d'avoir l'intelligence de ce qui lui arrive. N'y aurait-il pas un retard pour ainsi dire congénital de nos structures mentales et des comportements prati-

ques sur l'aventure humaine ? Nous poursuivons une fuite en avant avec l'appareillage intellectuel de l'ère pré-industrielle et avec des codes de morale individuelle et collective du temps des sociétés agraires. Nous sommes encore mentalement à l'ère des territoires libres, des choses qui ne sont à personne, avec une mentalité libre-expansionniste, quand toute la terre habitable est de nos jours suroccupée, partagée entre groupes et nations. Il n'est plus un roc qui ne porte un drapeau. Il y a quelques décennies, par éruption volcanique sous-marine, une petite île apparut au large des Açores. Aussitôt un navire anglais y planta la bannière de la Grande-Bretagne. Des amis de Sao Miguel m'ont dit que cet îlot eut tellement honte de ce qui lui arrivait qu'il préféra s'enfoncer de nouveau dans la mer !..



Nationalisme.

Autrefois plusieurs grandes politiques pouvaient se dessiner sans se rencontrer. Aujourd'hui, toute entreprise politique importante retentit sur le globe entier avec des effets immédiats et avec des résonances en enceinte fermée. Le pouvoir et l'action des grands États se répercutent dans un milieu clos, selon des tourbillonnements imprévus et des affrontements transférés (5). Nous avons d'une certaine façon de la chance d'être en paix depuis un quart de siècle entre pays riches ; mais le monde est en guerre sans répit depuis 1939 avec des luttes armées et sanglantes entre groupements organisés, successivement ou simultanément en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Et le Vietnam a le malheur de connaître aujourd'hui sa guerre de trente ans. C'est tout cela qui fait partie du

développement de l'humanité comme réalité très concrète et vécue, pendant que des professeurs très chevronnés élaborent savamment des théories néoclassiques et néolibérales de la croissance comme dynamisme fondamental des sociétés (6).

Le décalage entre ce que nous sommes en train de penser et ce que nous sommes en train de vivre est la preuve dramatique du sous-développement de l'humanité en tant qu'espèce animale raisonnable, et en premier lieu des « développés » eux-mêmes. Mais il ne sert de rien de nous culpabiliser ; car au point où nous avons laissé aller les choses et déchaîné des forces prométhéennes, il est assez normal que nous soyons assez désemparés devant les incendies qui s'allument (7). Nous avons mis en mouvement des phénomènes mondiaux majeurs en leur donnant une impulsion de croissance géométrique : vitesses, énergies, richesses matérielles, démographie, urbanisations, puissances de destruction, etc... Or, s'est-on posé la question : tout ce qui a une courbe exponentielle n'est-il pas condamné à l'éclatement et à la mort ? Cela peut-il croître à l'infini sur un espace fini ?

Peut-être est-ce à ce point d'interrogation que nous arrivons au nœud du problème : le développement a-t-il un sens ? Ne devrait-on par parler plutôt du « scandale du développement » au moins auprès de ceux qui essaient de prendre un certain recul, ou encore du développement comme *éblouissement* pour ceux qui se laissent emporter par sa marche vertigineuse ?

Face à de telles questions, nous nous trouvons assez démunis, avec une fragmentation des savoirs et des pouvoirs : d'un côté des discours généraux, mais abstraits (comme celui-ci) ! qui planent au-dessus des batailles concrètes et des luttes historiques ; de l'autre des sciences humaines et des pratiques politiques, économiques et sociales qui veulent chacune apporter leur traitement comme solution globale et qui contribuent souvent à accroître la confusion en laissant espérer une solution au bout de leurs techniques sectorielles. La prolifération des discours sur le développement (il y en a des bibliothèques !) est le signe même du non-développement des pratiques réelles et efficaces pour un progrès de l'humanité vers un mieux vivre collectif. Ce cancer littéraire, dont nous sommes nous-mêmes les victimes, exprime sans se l'avouer, les déboires et les échecs du « vrai développement » au plan pratique aussi bien que théorique, mais en les dissimulant. Confesser l'échec de la première décennie du développement et partir en croisade pour une seconde à peu près sur les mêmes bases frise presque la malhonnêteté intellectuelle. Si ce n'est de la supercherie, c'est de l'inconscience.

(4) Voir, par exemple, le Rapport, fait par Teresa GAYTER pour les Organisations financières internationales et refusé par celles-ci : *AID AS IMPERIALISM* (Penguin Books, 1971).

(5) Voyez, par exemple « l'effet de bombe » qu'a produit sur le monde (au moins quelques jours vers la mi-juillet) l'annonce de la visite de Nixon à Mao-Tsé-Toung.

(6) Une des dernières en date est celle de R. M. SOLOW. — *Growth Theory* : an exposition (Oxford, Clarendon Press, 1970).

(7) Nous ne prétendons pas pour autant nous ériger en pompier du monde !

VI. — LES MIRAGES DES THÉORIES POSITIVISTES ET MATÉRIALISTES

Il y a une contradiction radicale à parler comme on le fait un peu partout à longueur de plans nationaux de *développement économique et social*, en gardant les idéologies, les catégories conceptuelles, l'exercice des pouvoirs, les praxis collectives, l'ordre des valeurs qui dominent le champ entier de nos théories et de nos pratiques. Il faudrait ici pour justifier un jugement d'une telle gravité faire une analyse critique des diverses théories explicatives des sciences de l'homme, voir ce qu'elles peuvent comprendre du devenir humain et quelle est leur erreur quand elles se veulent chacune sectoriellement une interprétation dernière et le seul traitement valable des hommes et de leur histoire. Il faudrait aussi examiner les quelques grandes idéologies dans leur effort louable pour essayer de comprendre l'être au monde de l'homme, mais dénoncer aussi leur monolithisme de développement unilatéral à partir de la matérialité de l'existence conçue dans l'axe du capitalisme libéral ou du marxisme rigoureux. Car la recherche du profit, de la puissance et de la jouissance pour les plus forts dans un *struggle for life* inévitable, identifié avec la liberté, ne fait pas un ordre humain et encore moins une humanité humanisée. Par ailleurs, c'est encore mettre un dynamisme de progrès dans la matière où il n'est pas, de croire qu'il suffit d'exproprier les propriétaires des moyens collectifs de production pour remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses et pour supprimer toute exploitation.

Nous savons maintenant par expérience que Marx est plus proche du 18^e siècle que de cette seconde moitié du 20^e. Mais comme nous sommes nous-mêmes tout imprégnés de l'idéologie par la croyance inéluctable de l'humanité, l'interprétation marxiste de l'histoire et son darwinisme du devenir humain nous séduisent encore. Pour Marx, la puissance technique est le principe premier, le moteur fondamental, l'essence du devenir social et humain. « La technologie dévoile le rapport actif de l'homme à la nature, le processus immédiat de production de sa vie, de ses conditions de vie sociales et des représentations spirituelles qui en découlent » (*Le Capital*). Ainsi, le développement des forces productives récupérées par les travailleurs doit produire nécessairement le développement social. D'une certaine façon Marx a été subjugué par la technique plus qu'il n'en a été le penseur. En définitive, il ramène la nature extérieure aux dimensions par où l'homme peut agir sur elle et il réduit la nature humaine à la capacité de produire la technique. Cette dernière devient ainsi « le fondement de l'être et le moteur du devenir » (K. AXELOS).

Revenons, en quelques mots trop rapides pour la science économique. Et d'abord pourquoi l'économie n'est-elle pas sûre d'être une science humaine ? Si les

soubassements de l'existence sociale, le travail, les biens et même les besoins sont menés par des forces étrangères à une conscience-reflet des hommes, peut-on espérer en contrôler mondialement les déséquilibres et les formes d'expansion ? Les théories néolibérales de la croissance sont à la fois l'arme et la justification a posteriori des pratiques expansionnistes et impérialistes et des pouvoirs multinationaux localisés en des espaces riches. L'ancienne économie internationale était basée sur un marché international de produits avec l'illusion d'un échange égal et d'avantages réciproques. La nouvelle économie commence à se définir comme un système de décisions de portée multinationale, régi par des critères de valeur et un ordre de besoins, établis à partir de la réussite interne de l'économie dominante. Celle-ci, auto-



Claude Verdier.

Ouvrages sur le développement.

misée à l'égard du reste du monde, dispose de conditions privilégiées pour exercer le rôle de centre moteur et directeur de l'économie mondiale, ployée à son bon vouloir.

Mais tous les gouvernements se laissent subjugués et l'on pratique presque partout, ne serait-ce que pour survivre dans le système mondial actuel, l'idolâtrie des richesses comptables et le fétichisme du P.N.B. Tant que le monde « ne mangera pas à sa faim », répliquet-on, il faut bien continuer à produire. C'est bien évident. Mais la question essentielle est de savoir quoi produire, pourquoi et comment produire, pour qui produire et pour quels besoins.

Jusqu'à un certain point, la conscience s'empare de la politique et c'est ce qu'on appelle la technocratie. Mais le pouvoir politique, ayant la hantise de la croissance comme objectif essentiel, se soumet aux forces qui la lui assurent (8).

(8) Pour la France voir : Introduction au Rapport général : les choix du VI^e plan (les finalités p. 5 ; les exigences du développement p. 7). Pour mettre les sciences humaines et les méthodes de décision au service du politique, voir P. d'IRIBARNE. — *La Science et le Prince* (Denoël, 1970).

VII. — L'IDOLATRIE DU DÉVELOPPEMENT

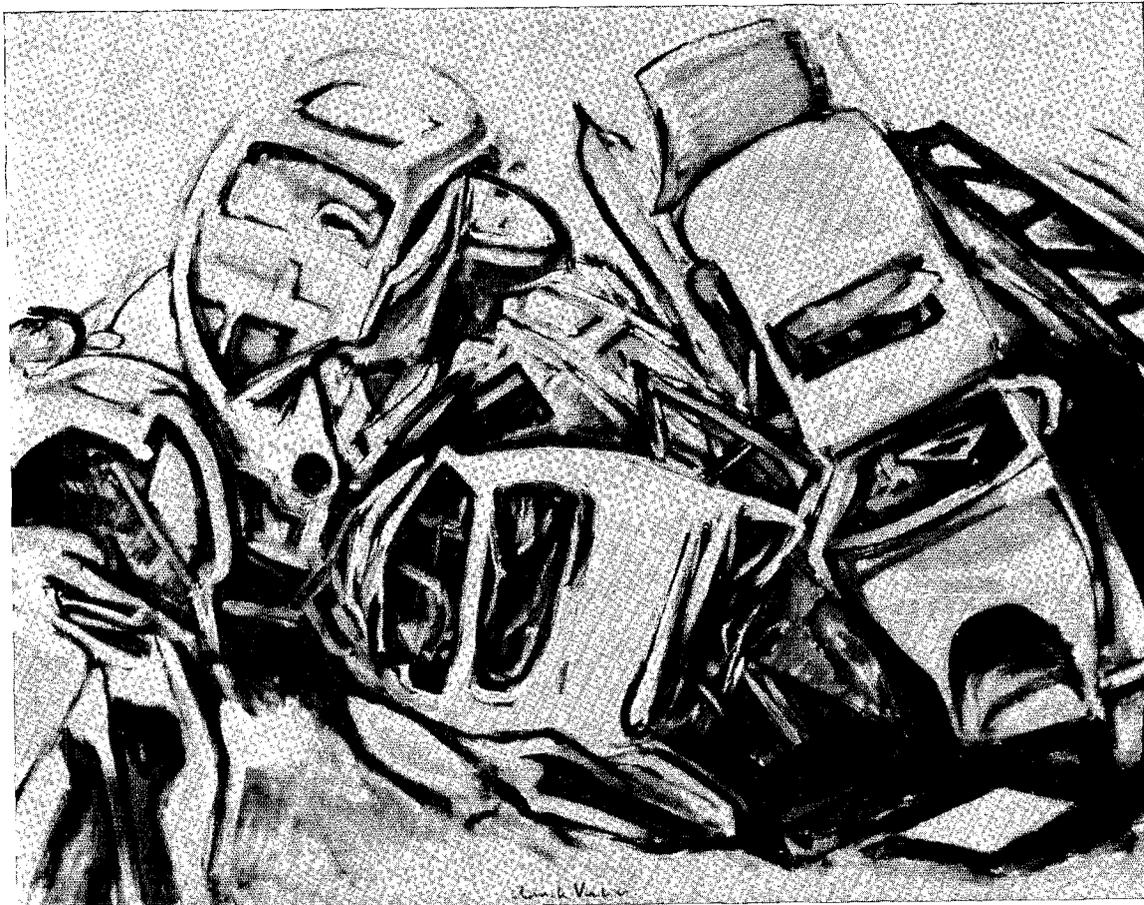
Si nous avons le loisir d'analyser les théories de longue ou moyenne portée qui sous-tendent les sciences humaines et les méthodes qu'emploient celles-ci, nous verrions apparaître un conflit fondamental des rationalités. Mais comment dépasser ces régionalismes rationnels pour rejoindre une Raison plus totale et une intelligence de « l'être homme ou monde » ? Faute de cette Raison « raisonnable », il en résulte, au niveau des praxis historiques, des conflits croissants entre le public et le privé, l'individuel et le collectif, l'économique et le politique, les techno-structures et les communautés, entre les maîtres des machines et ceux qui les servent, etc. Il faudrait au moins baliser tous ces champs pour tenter quelque synthèse.

En effet, ou bien l'on reste cantonné dans un champ particulier du savoir et du pouvoir, en se laissant mener en définitive par le réseau serré de toutes les autres forces. Dans ce cas, même si l'on parle de développement, c'est dans une insignifiance à peu près totale et une aliénation inconsciente à des déterminismes préétablis. Ou bien l'on essaie d'embrasser intellectuellement le sens du devenir planétaire du monde et l'on risque de planer dans les nuages d'une utopie irréalisable. Mais qu'on le sache ou non, quand on parle du développement, en dernière instance, l'on vise la totalité du devenir historique pour essayer, même sectoriellement, de la rejoindre et de la comprendre. A ce niveau, tout le monde balbutie peut-être, mais il vaut mieux être ébloui par trop de feux que rester dans l'aveuglement.

Si le lecteur trouve ambiguë cette réflexion sur le développement, c'est à cause de l'ambiguïté du thème et de l'incertitude de la réponse, si l'on ne veut pas prendre d'échappatoire. En ce sens, nous n'avons pas fait beaucoup de progrès par rapport à ce qu'écrivait Paul VALÉRY (9) il y a un quart de siècle : « Il faut bien reconnaître que personne aujourd'hui, homme de gouvernement, théoricien de la science politique ou économique, n'est capable d'embrasser la complexité créée par le développement très rapide de connexions de toute nature sur le globe et de prévoir les retentissements à très brève échéance des événements ». Il faut tout de même tenter de vivre les yeux ouverts et pour le moment la dialectique de la négation et du refus est la première étape pour que la planétarisation des forces soit mise au service d'une mondialisation des hommes.

Le développement reste encore l'idéologie des sociétés industrielles qui s'érigent indûment en civilisation universelle. Le type de progrès qu'elles promeuvent reste le cadre de référence et de reconnaissance de l'homme dans son devenir historique. Il faut qu'il y ait cette conviction générale pour que de telles so-

(9) Paul VALÉRY. — *Œuvres* (Pléiade I, 1144).



Claude Verdier : Cimetière d'automobiles (1967).

ciétés marchent (mais elles avancent sans plus savoir où elles vont). Le développement est la catégorie mentale des siècles précédents, intégrée spontanément par toutes les sciences de l'homme et par la plupart des praxis sociales qui en font le paradigme indiscuté de leur propre dynamisme et de leur raison d'être. Il est le concept-clé reconnu comme modèle, principe pour une explication englobante sans être expliqué lui-même. Toutes les définitions du développement (il y en a des vingtaines) se situent dans ce champ épistémologique, dans cet horizon de valeurs, dans ce halo de croyances sous-jacentes. Si, au début de cet article, nous avons fait une petite archéologie du contenu idéologique de ce mot, c'était précisément pour arriver à ce dévoilement de la psyché collective actuelle qui a besoin de cette représentation pour tenir la route.

Mais si c'était un mythe qu'il faut démythifier, une idole qu'il faut abattre ! Certains commencent à le penser et à agir en conséquence. En Amérique Latine, des gens modérément « avancés » refusent la catégorie du développement pour parler désormais de libération, de désaliénation, de révolution radicale. Il en va de même chez des intellectuels d'autres parties du monde. Ne s'en étonnent que les obsédés de pseudosécurisations dans les pays riches et les domestiqués du système de consommation boulimique, créatrice de besoins. Il faut se garder de trop facilement hausser les épaules devant les contestations plus ou

moins violentes de la société actuelle, considérée comme système oppressif. Sans souvent bien l'exprimer, elles traduisent fondamentalement un malaise et même une maladie grave de notre civilisation ; elles posent le problème crucial du sens et de la valeur du développement concret qui nous entraîne. S'il n'y a plus vraiment de fins objectives, de buts universellement reconnus, le développement a-t-il encore une signification ? Dire comme le fait E. MORIN (10) que « la finalité est dans la route », c'est faire de l'itinéraire une éternelle errance : l'on ne peut suivre un itinéraire que si l'on sait où il mène et que si les hommes acceptent de marcher ensemble vers son terme. Sans quoi le développement s'en va vers une continuelle dérive.

VIII. — RÉINVENTER LE DÉVELOPPEMENT

Pour ne pas rester sur un point de vue trop pessimiste et pour ouvrir les voies vers un horizon de sortie, nous voudrions tenter quelques approches sommaires des réévaluations qu'il faudrait opérer pour redonner un sens et un but au vouloir vivre et bien vivre ensemble des hommes. Désormais, tous sont situés dans un univers où la destruction totale de l'espèce humaine par elle-même rentre dans le champ des possibles. La première étape

(10) Pour une politique de l'homme (Seuil, p. 53).

consiste à définir les conditions minimales pour survivre ensemble : c'est là aujourd'hui le point de départ d'un nouveau développement de l'humanité qui est à inventer.

Nous nous sommes volontairement refusés de donner dans ce court essai une définition théorique du développement, nous étant bornés à examiner les conséquences globales actuelles des pratiques historiques. Nous sommes partis d'une constellation d'idées apparues il y a 2 siècles : elles continuent à constituer le tableau de fond qui nous permet de nous situer, comme une gerbe idéologique qui soutient la représentation et le sens de l'être au monde de l'homme, espace de sécurisation où se rejoignent notre regard, notre expérience propre et les problèmes que la sensibilité générale, l'univers mental collectif font émerger de ce monde en mouvement. Tout n'est pas à rejeter de cet ébranlement et de cette espérance. Ce serait infantilisme de penser revenir en-deçà : mais sans doute faut-il faire revivre un héritage antérieur d'humanité pour aller au-delà.

Encore dans la première moitié du 20^e siècle, malgré déjà de cruelles leçons, quelques mots-clés exprimant des idées-forces ont pu servir de cadre de référence pour soutenir, rassurer et dynamiser les jeunes sociétés industrielles : maîtrise de l'homme sur la nature, progrès, libéralisme, libération, science, pouvoir technique, etc... Déjà, le savoir encyclopédique et unitaire du siècle des lumières et de Hegel s'effritait sérieusement en de

grands blocs de connaissances plus ou moins contradictoires. Aujourd'hui il y a une multiplication et une segmentation croissante des savoirs. Voyez par exemple tout ce qu'il faudrait embrasser d'un seul regard pour tenir en mains les moyens d'une compréhension des phénomènes agricoles et pour une action sur eux, ou encore pour mettre en œuvre une politique de développement agricole. Et ce n'est là qu'un domaine particulier de l'aménagement des sociétés humaines. Par un étrange paradoxe d'ailleurs, notons-le au passage, la connaissance scientifique du monde rural et des problèmes agraires n'a commencé qu'avec le commencement de la disparition de ce monde comme monde à part, isolé. Cette observation aurait pu être le point de départ d'une méditation sans illusions sur le sens du développement : la compréhension d'un monde humain autrement que par connaturalité, par les méthodes scientifiques, n'est-elle pas le commencement (et la cause ?) de la disparition de ce monde comme univers naturel ?

Nous avons développé l'hypothèse que c'est un type de développement de l'humanité qui a provoqué les phénomènes mondiaux majeurs qui font aujourd'hui question et mettent même l'humanité à la question. Il nous a paru intéressant de souligner qu'un développement des savoirs et des pouvoirs a créé sur le monde des disparités structurelles et des écarts chaque fois croissants. Faut-il s'en étonner ? Cela est assez normal, car statistiquement parlant, les humains mettent en général leur intelligence au service de leurs passions et leur savoir au service de leur puissance. Le problème dramatique actuel, c'est que nous sommes arrivés à un seuil ou collectivement, socialement, l'humanité ne pourra plus tenir la route avec de telles conduites individuelles et de groupes.

Ces dernières jusqu'ici étaient habillées sous les vêtements d'apparat des idéologies de progrès inéluctable et de bonheur automatique pour tous. Ce véhicule conceptuel commun et communément adopté portait en lui les failles et peut-être même les instruments de divers déraillements. Il a fallu attendre le caractère planétaire et explosif du processus pour que naissent les désenchantements d'abord, les lassitudes et les déceptions ensuite. C'est moins que jamais pour les hommes le moment de démissionner et de refuser le défi du monde technique, industriel et humain au point où il en est arrivé. Il faut aller de l'avant, mais en cherchant ensemble et si possible en sachant où nous voulons aller. Sans pouvoir ici tracer cet itinéraire, il n'est pas inutile de jeter quelques jalons.

IX. — ABANDONNER NOS CROYANCES POUR TROUVER UNE NOUVELLE VÉRITÉ DE L'HOMME

Aujourd'hui les évidences bousculent nos convictions ; en nous entêtant à garder celles-ci, nous maintenons et accroissons les contradictions. Il est dur d'aban-

donner nos croyances rassurantes plus qu'assurées et de mettre en cause l'ordre des valeurs admises.

J'oserais dire d'abord qu'il faut une fois pour toute, perdre la foi dans un progrès conçu comme augmentation continue des revenus et des niveaux de vie. Du même coup s'effondreront la configuration de l'existence sociale, les raisons d'être collectives aliénantes qui tenaient leur cohérence et leur dynamisme de cette croyance. Il va falloir retrouver, revaloriser ou inventer de nouvelles raisons d'être, un nouveau visage humain à la société mondiale des hommes.

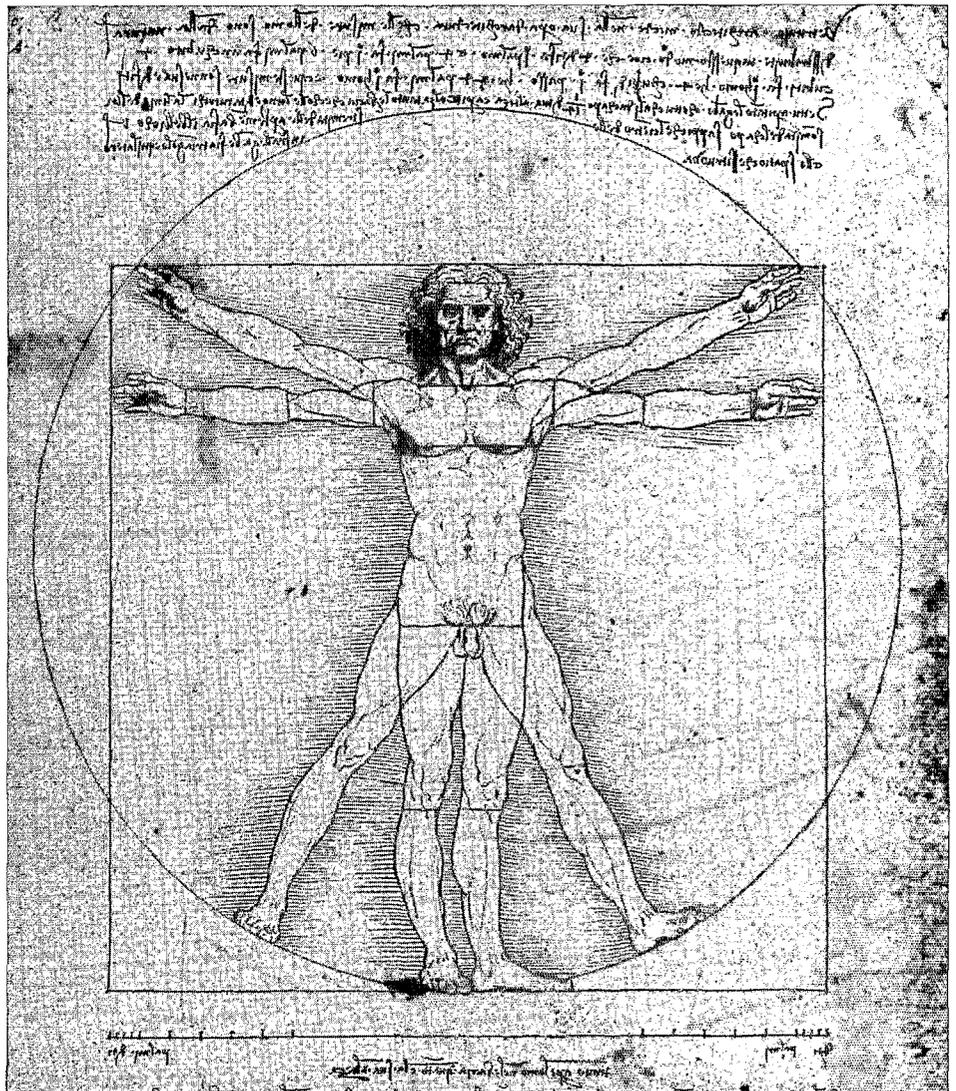
Il faudra pourtant éviter de jeter par-dessus bord les acquis positifs de la science et de la technique sous le prétexte qu'ils ont été des instruments mal utilisés. Ce sera là une opération très difficile, car se posera la question de toujours : comment éviter qu'il y ait des maîtres et des esclaves du système technico-industriel ?

Ce serait une erreur de penser qu'il suffira d'un supplément de sciences, de pouvoirs techniques et de manipulations sociales ou psychologiques pour résoudre nos problèmes. Un réexamen critique des types de savoirs et de pouvoirs offerts

par les sciences de l'homme dans leur statut actuel est à entreprendre, non pour nier leur apport, mais pour le mesurer à sa limite et l'intégrer à une Raison d'exister plus universelle. Cette Raison, faut-il l'ajouter, n'est pas la Raison incarnée qu'avait vue passer à cheval Hegel à Iéna en la personne de Napoléon, ni tout à fait non plus celle que Marx croira mettre sur ses pieds en renversant la première dans la praxis révolutionnaire. Elle suppose une anthropologie plus compréhensive qui intègre toutes les dimensions de l'homme universel concret et les valeurs de toutes les civilisations.

Dans un monde technico-culturel où les hommes sont conditionnés à la fois par le système d'éducation et par les forces socio-économiques pour devenir un bon instrument efficace et docile de l'établissement, une révision s'impose. Les jeunes n'apprennent ni à vivre, ni à être des hommes, mais à servir les techno-structures et à se promouvoir dans les réseaux de savoirs sectoriels et de pouvoirs dominants. L'école produit des prématurés de l'opérationnel utile et rentable et des avortés de l'humain.

L'une des tâches les plus urgentes de cette fin de siècle va être l'organisation



Léonard de Vinci : Etude d'homme.

volontaire des relations entre les hommes et la construction d'une société qui ne soit pas surdéterminée par les structures matérielles et les pouvoirs techniques. Cela exigera une attitude toute nouvelle à l'égard des moyens de production, des buts de consommation. La socialisation de toute l'existence, les effets collectifs des puissances privées obligeront à un nouveau mode d'exercice du politique. Celui-ci devra redéfinir les implications d'un bien vivre collectif et se donner les moyens de le mettre en pratique. De nouvelles normes de bonne vie sociale à grande échelle devront prévaloir et autant que possible être intériorisées dans les consciences, sans quoi des groupes sociaux particuliers vont continuer à se placer délibérément au-dessus des lois et des raisons d'être de la société actuelle et future.

Au plan des relations internationales, décisives pour notre avenir, les conditions minimales d'une justice internationale seront difficiles à mettre en œuvre à court ou moyen terme. Pourtant, c'est sur ce terrain où l'on verra si les super-puissances et les puissances nationales seront assez sages pour mettre en pratique les solidarités qu'exige la survie de l'espèce.

Le développement ne semble pas pouvoir continuer indéfiniment sur sa lancée actuelle. La trajectoire est à rectifier ; mais nous avons donné une impulsion à un bolide sans savoir comment redresser sa marche. D'une certaine façon, l'histoire de l'humanité est à relancer. Ne faudra-t-il pas abandonner nos rampes de lancement actuelles pour en inventer d'autres ? Mais jusqu'à quel point les hommes sont-ils planétairement maîtres de leur histoire ? Peuvent-ils encore maîtriser les pouvoirs qu'ils ont déchaînés ? Ce redressement se fera-t-il pacifiquement et sans violence ?

X. — RÉÉVALUATION DE LA CONDITION HUMAINE. CONCLUSION

Il va falloir organiser collectivement une lutte acharnée contre un certain nombre de lieux communs, d'anti-valeurs et de forces passionnelles qui mènent le jeu actuellement : impérialismes de l'idéologie productiviste, des pouvoirs économiques particuliers, obsession de l'expansion à tout prix, priorité des richesses comptables fétichisées indépendamment de leur « service », hantise de l'abondance créatrice de besoins et du même coup de raretés, etc. (11).

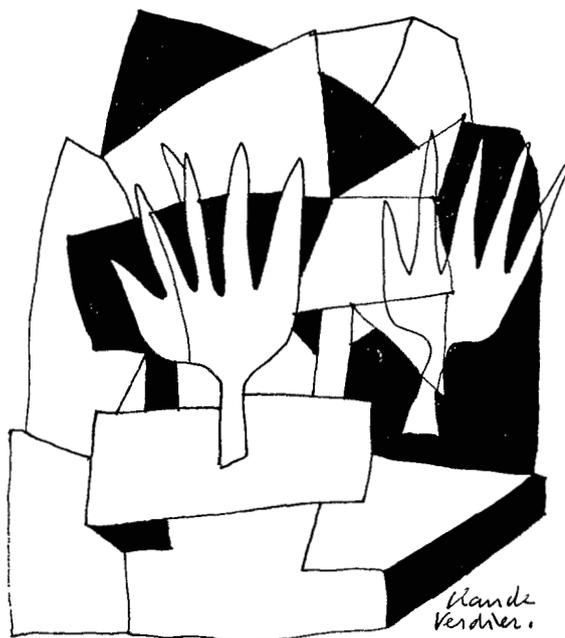
Que n'a-t-on pas dit par exemple sur la nécessité de l'innovation ! Mais si nous persistons à inventer n'importe quoi, n'importe comment et à n'importe quel prix humain, si nous cherchons à vouloir

tout expérimenter, nous jouons aux apprentis sorciers. Malheureusement, jusqu'ici, lorsque l'homme a une puissance, il l'emploie toujours. Au niveau d'une raison d'ordre mondial, les innovations galopantes actuelles, possédées par des groupes particuliers (économiques ou nationaux) sont profondément irrationnelles. Créatrice de biens et de besoins sectoriellement destructibles. Au rythme où vont les choses, avec la croissance exponentielle de tous les phénomènes concernant les affaires humaines et avec les engorgements monstres qui en résultent, nous arriverons bientôt à l'incompétence vitale totale de l'espèce pour reprendre ici le principe de Peter ! A l'innovation cancéreuse de produits sans réel progrès qualitatif devra s'opposer une politique de contre innovation pour arrêter cette spirale du mauvais infini et faire prévaloir les intentions et les créations apportant des bienfaits collectifs garantis.

Dans ce monde planétaire, unifié pour ainsi dire en l'absence de l'homme par des forces matérielles supérieures, une sérieuse réévaluation de la condition humaine est à entreprendre. Nous devons opérer une remise en question assez radicale de notre contrat collectif d'établissement sur une petite planète close, bientôt surpeuplée. Pour cela, nous devons savoir (ou apprendre) que toute science de l'homme dans son devenir historique met en œuvre une conscience de l'humanité. Une nouvelle manière de nous comprendre et de nous vouloir nous-même est nécessaire pour cette juste représentation de cette humanité planétaire, solidaire avant l'avoir voulu, avec ses rapports d'organisation et de pouvoirs la traversant en son entier.

Nous avons acquis une science si poussée de la navigation que nous avons construit un navire aux appareillages très complexes, à pilotage automatique. Mais à quoi cela sert-il si les hommes restent entassés dans les cales, loin de la mer immense et de l'azur du ciel et s'ils ne savent où ils vont ensemble ? Il n'est jamais trop tard pour fonder un ordre de vérité sur l'homme, capable de faire surgir un sens reconnaissable de tous les aspects contradictoires du phénomène anthropotechnique de cette fin du 20^e siècle. Il est certes plus facile aujourd'hui d'annoncer la mort de l'homme que de faire fleurir l'amitié et la joie commune de vivre. Notre honneur, notre dignité et notre espoir sont engagés dans ce défi, seul antidote aux tourments de Sisyphes.

Les considérations de cet article apparaîtront sans doute déplacées dans ce numéro sur le développement agricole, tout en ne se jugeant pas elles-mêmes trop mal situées dans « Options Méditerranéennes » où doit persister, me semble-t-il, comme héritage de trente siècles et plus d'agriculture et de culture, une certaine mesure de l'homme avec la lumière, la terre et la mer. Cet examen critique du développement paraîtra peu ajusté aux manœuvres stratégiques des articles qui suivent. Certes, il s'est situé volontairement à un autre plan. Mais de telles réflexions sont-elles si éloignées des problèmes réels du progrès humain des quinze pays qui bordent cette vieille et jeune Méditerranée. Celle-ci pourrait sans doute nous apprendre encore que la qualité de la vie dépend moins de la quantité de biens que de la manière d'en user.



Entassés dans les cales...

(11) Le lecteur trouvera, dans l'essai de P. KENDE : L'abondance est-elle possible ? (Idées 1971) une bonne analyse sur ces phénomènes et sur les limites de l'économie.